

## De l'approche régionale à la géographie des réseaux. La construction d'un objet de recherche relationnel

Depuis le début des années 1990, la migration des Albanais en Grèce est devenue un phénomène de toute première importance. Ce flux a achevé de transformer le pays en une nouvelle terre d'immigration à l'instar des autres Etats de l'Europe du Sud. Le dernier recensement général de la population grecque a en effet relevé la présence de plus de 760.000 étrangers dans le pays ce qui porte leur proportion à plus de 7 % de la population totale recensée. Néanmoins, les estimations effectuées par les différents ministères grecs portent à croire que ce chiffre demeure sous-évalué. Leur nombre total oscillerait plutôt autour d'un million d'individus en fonction des périodes de l'année, compte-tenu de l'importance des migrations régionales saisonnières. Parmi ces migrants, les Albanais représentent l'écrasante majorité. Ils sont en effet 438.000 à avoir été recensés en 2001 mais seraient en fait plus de 500.000 à résider aujourd'hui en Grèce. Une telle proportion constitue en valeur tant absolue que relative, la migration économique la plus importante de toute la péninsule balkanique.

Au moment d'entamer l'étude de ce phénomène, qui constituait le champ de recherche de ma thèse de doctorat<sup>1</sup>, je ne bénéficiais d'aucune donnée fiable permettant de m'orienter où de dégager *a priori* les lieux pertinents pour une observation de terrain des formes et les implications de cette migration. N'abandonnant pas pour autant ce dernier objectif, mon parcours méthodologique a connu plusieurs inflexions, passant d'une étude de l'impact de la migration albanaise à l'intérieur d'espaces bien délimités, où l'observation directe pouvait palier les manques de données générales, à la poursuite des acteurs mêmes de la migration dans leurs différents déplacements pour mettre en évidence les grands déterminants de leur mouvement, au delà de ceux imputables uniquement aux caractéristiques des lieux d'« installation », dans le pays d'« accueil ».

### L'APPROCHE DE DIFFERENTS TERRAINS

Au moment d'entamer mes recherches sur la migration albanaise en Grèce et en raison des conditions objectives de mon travail<sup>2</sup>, je décidais d'isoler des fenêtres d'observation censées être représentatives des différents types régionaux du pays : un quartier d'Athènes, des espaces insulaires et touristiques, une zone frontalière et, enfin, une zone d'agriculture intensive irriguée (type agrumiculture ou arboriculture).

La question de la pertinence méthodologique d'une entrée dans la réalité migratoire effectuée à partir de terrains restreints situés dans le pays de destination et auprès d'individus peu nombreux (une centaine) s'est alors posée. Pourtant, elle a été rapidement dépassée dans la mesure où, à ce stade de la recherche, les enquêtes de terrain donnaient un grand nombre de résultats complémentaires des rares informations statistiques et de l'étude de leur spatialité. Plus encore, cette *géographie par le bas* permettait de mettre en avant certaines propriétés de l'espace migratoire qui n'auraient pas été accessibles en utilisant d'autres types de sources.

C'est ce qui est apparu par exemple dans l'espace rural de la plaine de Corinthe (ou *Voha*). Les raisons qui présidaient à son choix étaient simples et pratiques : il se situait dans un pays bien circonscrit aux alentours de la ville correctement desservie de Corinthe et facilement

<sup>1</sup> *Les Albanais en Grèce, mobilités, réseaux et territoires*, thèse de doctorat de nouveau régime, soutenue en novembre 2005 à l'Université de Nice Sophia-Antipolis sous la direction de R. ESCALLIER.

<sup>2</sup> En 1999, enseignant dans le secondaire puis, à partir de 2000, allocataire-moniteur à l'université de Nice Sophia-Antipolis.

accessible depuis Athènes. Ce terrain ne semblait pas demander un travail préalable plus que limité en matière de prise de contact et de renseignement, surtout dans la mesure où j'y recherchais alors des éléments que j'aurais pu rapprocher de la situation générale des campagnes actives grecques.

Chemin faisant, ces avantages m'ont renseigné sur les caractéristiques de cet espace comme c'est le cas de l'accessibilité aisée d'un village à un autre et surtout de la grande visibilité de l'ensemble des strates de la vie villageoise qui y prévaut. Ceci me permettait de comprendre en partie les structures encadrant la vie locale, de rencontrer facilement les différents acteurs du monde politique et de la vie économique alors que je m'orientais vers une étude assez classique de géographie rurale. Ces caractéristiques ne sont pas uniquement demeurées des éléments à intégrer dans mon étude, elles devenaient véritablement des paramètres non négligeables de sa réalisabilité. Les modes du contrôle social en vigueur dans ces villages m'ont conduit très rapidement à être pris en charge par ces mêmes acteurs, à rencontrer, loin de l'anonymat de la vie urbaine, un grand nombre de personnes de nationalité grecque comme albanaise, et d'entamer un travail d'enquêtes à passages répétés qui s'est poursuivi pendant plus de trois années.

A partir de ces premières enquêtes, il m'a été possible d'étudier les conditions de la présence des Albanais dans la plaine de la *Voha* : les histoires de vie renseignaient sur les modalités de la venue et du séjour, sur les conditions de travail et de résidence. Autour des groupes immigrés, je commençais à saisir la forme d'un espace relationnel local, ses acteurs et ses intermédiaires, la nature et les modalités des différents liens ; comment ceux-ci pouvaient sembler nécessaires ou indispensables pour certains, impensables pour d'autres. Dans le premier temps de l'enquête, il m'a donc été possible de mettre en avant une suite de déterminants de l'espace migratoire qui lui étaient extérieurs (interactions entre les migrants et l'économie ou la vie des villages, manière dont ceux-ci pouvaient être acceptés par les populations des différentes localités, etc...).

De plus en plus pourtant, à l'occasion de ces enquêtes, j'étais amené à considérer des liens qui unissaient ces migrants à d'autres espaces et dessinaient un nouveau champ relationnel, cette fois-ci interne à la migration. Cette prise en compte me conduisait à revoir les limites de mes terrains et surtout la définition même de mon enquête. Cet élargissement s'est avéré nécessaire pour comprendre la structuration de l'espace migratoire à l'échelle des individus et des sous-groupes dans lesquels ils se reconnaissent (minorités linguistiques, groupes religieux, clans familiaux). Dès lors, est apparue une série contrastée de profils migratoires. A ces différents types répondaient des groupes relativement fermés dont il convenait d'étudier les caractéristiques propres dans la mesure où leur différenciation se fondait, en grande partie, sur des caractéristiques internes apparues à l'occasion de leur articulation avec des éléments extérieurs. Définitivement, cette prise de conscience justifiait « par le fait » le dépassement de l'étude régionale, à partir d'éléments qui en avaient émergés, puisque j'avais affaire avec des personnes qu'il me fallait considérer tour à tour comme des circulants, des habitants, des voyageurs, et que je devais appréhender dans des cadres spatiaux chaque fois différents (lieux de départ, de transit, d'accueil).

#### LES CONTOURS D'UN NOUVEL OBJET DE RECHERCHE

A l'échelle plus réduite des individus ou des groupes, l'espace migratoire, tout en se conformant à celui partiellement révélé par les dépouillements statistiques des recensements, se manifeste comme un ensemble de relations sociales (interpersonnelles ou intergroupales) qui questionnent les notions classiques de la géographie des migrations. Le problème posé par la construction d'un tel objet scientifique n'a pas été résolu aisément, car l'espace migratoire dessiné par les pratiques spatiales et les liens sociaux des migrants, recoupe une réalité labile, transnationale et évolutive. Ces caractéristiques découlent de l'introduction de la distance dans le « paysage relationnel » de ses acteurs. Une telle observation conduit à considérer la migration comme un système complexe dont les déterminants doivent être

recherchés aussi bien *en amont* dans le pays de départ qu'*en aval* sur les lieux de séjour des migrants en Grèce (sinon entre les deux) et, donc, à dépasser la fenêtre d'observation initiale pour remonter les filières jusqu'aux lieux de départ.

A la simple question de la localisation des personnes et de son explication, les différentes réponses données renvoyaient inmanquablement à la situation en Albanie. Elles me poussaient aussi vers l'adoption du point de vue du migrant et vers la prise en compte de sa position en Albanie avant sa migration tout autant que ce qu'il était devenu en tant qu'immigré économique en Grèce<sup>3</sup>. Les différents profils migratoires dégagés au cours du travail se rattachaient en effet à trois grandes déterminations : (1) la région de départ du migrant, (2) son inscription dans différents groupes « socio-ethniques » composant les sociétés locales, (3) sa position dans le système de parenté dont il est issu et l'inscription de ce système dans un processus migratoire<sup>4</sup>.

Cette démarche m'a amené à examiner le patrimoine social du migrant et donc à acquérir des connaissances précises au sujet du pays de départ, des pratiques de ces habitants afin d'examiner la manière dont ce bagage<sup>5</sup> est pris en charge dans le cours de la migration. Mais cela ne devait pas se faire sans envisager l'aspect dynamique imposé par le mouvement migratoire lui-même. En effet, la distance fait agir la migration, à des degrés divers, comme un véritable système de transformation des normes pour l'ensemble des personnes qu'elle concerne - ce qui rend son appréhension malaisée. Ces difficultés confirment alors la nécessité de procéder par construction pour mener à bien son étude en retenant **un principe premier de structuration** dont les déterminants préexisteraient au mouvement migratoire lui-même, et d'en examiner **les altérations** en situation de migration.

Tout au long de ce parcours et de ses inflexions méthodologiques, il apparaissait bien que fractionner les comportements des individus (entre un acquis antécédent au mouvement et ce qui en procède) mais aussi entre différents lieux (d'importance et de métrique différente) était un véritable artifice. Néanmoins, si la démarche présentée ici demeure, en pleine conscience, de l'ordre de la construction, elle n'en constitue pas moins le seul moyen de présenter les logiques à l'œuvre dans le mouvement. En deux mots, elle permet d'approcher l'ensemble des éléments qui constituent le dispositif social et spatial du migrant, par l'intégration dans le même objet d'étude des composantes propres aux pratiques en vigueur dans le pays de départ et celles qui doivent être mises sur le compte de la migration. Dans le cas des relations familiales par exemple, les conclusions de mon doctorat tendent à montrer que la dynamique générale serait propice à l'affranchissement progressif des liens de parentés consanguins au profit des relations de parentés électives ou d'affinité.

Néanmoins, au moment d'entamer mes recherches, de tels aspects ne m'étaient pas apparus d'emblée. C'est bien en poursuivant la description raisonnée de la migration, à partir de la simple question de la localisation des membres de différents groupes d'Albanais rencontrés sur des terrains et de l'explication qui en était donnée par mes interlocuteurs, que j'ai été amené à une réflexion plus générale sur les relations entre l'espace et le dispositif migratoire. Ceci participe pleinement à l'étude de l'espace. Les migrations en effet sont des occasions privilégiées de s'interroger, même de manière théorique, sur la notion d'espace, puisque les mobilités humaines – au premier rang desquelles comptent les migrations – sont une des manières que les hommes ont trouvées pour surmonter le paradoxe - éminemment spatial - de la distance entre les objets sociaux et les ressources. Pour faire face à ce paradoxe, les migrants deviennent les pourvoyeurs d'un type d'espace particulier, un « espace migratoire » doté, comme les autres, de ses propres caractéristiques qui sont devenus l'objet principal de mon travail. Ces dernières relèvent aussi des relations inter-étatiques, de l'histoire commune

---

<sup>3</sup> Cela est surtout vrai lorsqu'il s'agit de prendre en compte des traits de géographie culturelle.

<sup>4</sup> Ces trois termes peuvent être compris comme différentes échelles de la même donnée mais ils représentent pourtant des niveaux de détermination strictement équivalents.

<sup>5</sup> Fixé par nous pour des raisons de méthode.

aux deux pays concernés et des systèmes de normes qui en sont hérités. Dans le cas de la Grèce et de l'Albanie, la prégnance de ces composantes non spatiales nous a frappé dans la mesure où elles envahissent régulièrement les autres dimensions dont elles modifient l'aspect. Cette substance intervient comme un élément déterminant de cloisonnement entre les espaces des différents groupes co-présents, tout autant qu'elle façonne les liens permis, décrète ceux qui seront interdits.

Ces modalités de l'inter-spatialité, à l'œuvre au cours de la migration, participent de son étude géographique. Mais l'étude de ces inter-spatialités occasionnées par la naissance de l'espace migratoire ne peut être menée qu'une fois éclairées les structures de cet espace, les logiques qui président à son fonctionnement, le champ relationnel qu'il implique. Ce travail se fait au plus près des acteurs eux-mêmes, en prenant en compte leur propre point de vue et ne peut se contenter d'une étude distanciée des conditions générales du mouvement examinées d'un regard zénithal.